

## **Des textes... pour le plaisir !**

Aux pages suivantes, divers textes écrits par nos lecteurs.

Imprimez-les et emportez-les en vacances !

Merci aux auteurs, et bonne lecture à vous !

*D'un prof... à l'autre D'un prof... à l'autre D'un prof... à l'autre D'un prof... à l'autre D'un prof... à l'autre D'un prof... à l'autre*



Jean KATTUS - 2008

## La ville tatouée

L'aube se levait sur la ville. Peu à peu, le soleil recomposait les ombres.  
Les enfants évanescents de la nuit avaient encore frappé.

Au matin, çà et là, comme un psoriasis tenace, on retrouvait sur la pierre et le granite, sur la brique et le bois, sur les façades et les ponts, des signes étranges. Des mains anonymes y avaient tracé des courbes, des lettres et des graphes ; enfants dénaturés du langage du monde.

Et la ville peu à peu déprimait, elle devenait sale et laide, se couvrait de honte et de lézardes colorées, enfantées par le jet vaporeux des sprays.

Chacun avait beau effacer et repeindre, ils revenaient plus forts, plus laids, plus froids.

Les uns et les autres étaient las de traiter les murs. A la nuit tombée, des doigts avides giclaient sur le tableau noir des immeubles et tout était à refaire.

L'administration baissait les bras et renonçait à protéger les édifices publics.

*D'un prof... à l'autre D'un prof... à l'autre D'un prof... à l'autre D'un prof... à l'autre D'un prof... à*

Les tags, comme une vérole, dévoraient la ville.

Même les milices privées qui s'étaient constituées ne parvenaient pas à enrayer le mal. Et les humiliations et amendes infligées aux quelques tagueurs pris sur le fait ne parvenaient pas à faire tomber la fièvre.

Tout avait été tenté : le goudron et les plumes, le lac et l'enclume.

La frénésie tuait la ville, souillait son âme. La cité agonisante se couvrait d'une voile terne. Les immeubles, les arbres même dépérissaient. Dans la chaleur de l'été, ils lançaient vers le ciel leurs moignons souillés.

\* \* \*

Cédric s'était couché tôt : il était rentré vers 7 heures du matin, emmitoufflé dans la lueur blafarde des néons fatigués. Rapidement, il s'était déshabillé et son corps frêle s'était coulé entre les draps. Ses doigts, teintés de rouges et de verts, saisirent un oreiller jaunâtre. Il était trop fatigué pour effacer les preuves de ses vices : les sévices infligés à la ville et à l'ordre établi.

C'est vers 15 heures, en s'observant dans le miroir de la salle de bains, qu'il remarqua les premières taches suspectes.

Samir et Abdel étaient assis dans la salle d'attente. Pour passer le temps, ils déchiraient les pages des magazines posés sur la table basse. Le médecin n'avait pas encore commencé ses consultations et ils étaient seuls parmi les chaises au fond tressé.

A 17h 45, à l'invitation du docteur, les deux frères pénétrèrent dans le cabinet.

- Alors, quel est le problème ?
- Ben ! depuis quelques semaines, nous attrapons des signes bizarres. On dirait des tatouages. Pourtant on n'est pas tatoués, et c'est le plus bizarre, ça va, ça vient.
- Que voulez-vous dire ?
- Ben ouais, y a des signes qui viennent et puis qui disparaissent.
- Déshabillez-vous, je vais voir de quoi il s'agit !

Abdel retira sa chemise, le médecin éprouva quelques difficultés à dissimuler sa surprise. Le haut du corps, de la base du cou au bassin, était couvert d'inscriptions bizarres, en effet. Des lettres, des mots illisibles striaient la peau. On aurait dit des tags, comme ceux qui s'épalaient sur les murs de la ville depuis des mois. Ce qui lui parut le plus étrange c'est que pendant l'auscultation, sur une petite plage vierge de l'épaule, une inscription nouvelle apparaissait, comme si une main invisible tenant une aiguille tout aussi invisible tatouait le derme.

Et le phénomène s'amplifia, curieusement, sans qu'on pût en expliquer la raison ou la cause, il touchait surtout les jeunes. Pas tous les jeunes, mais beaucoup d'élèves ou d'étudiants en rupture et en révolte et qui lacéraient leur vie et leur ville dans leurs danses noctambules. Certains adultes étaient marqués, mais ils représentaient à peine 3% de l'épidémie. La maladie ne tuait pas, elle couvrait peu à peu le corps et avilissait l'âme de la personne atteinte. Le malade somnait lentement dans une somnolence mentale, il s'enfonçait dans la dépression et perdait tout dynamisme, tout amour, toute joie.

Les plus grands spécialistes s'étaient penchés sur le cas. Le phénomène se mondialisait et touchait toutes les grandes métropoles de la planète. Le plus étrange, c'est que si certains signes apparaissaient rapidement, d'autres s'effaçaient d'eux-mêmes.

Cela dura jusqu'au jour où une équipe de sociologues et d'ethnologues européens tenta une hypothèse incroyable.

Ils avançaient l'idée que la ville avait une âme, que les minéraux et les végétaux qui composaient ses structures étaient animés de vie et que, lasse de tant de souillures, la molécule ripostait.

Les cités bâties par les hommes se défendaient. Comme un organisme vivant qui développe des anticorps, elles avaient trouvé la parade aux tagueurs.

Sans pouvoir en expliquer le processus exact ni par quelle voie le phénomène se transmettait, il semblait que la ville infligeait à ses bourreaux de la nuit les mêmes marques hideuses et sales.

*D'un prof... à l'autre D'un prof... à l'autre D'un prof... à l'autre D'un prof... à l'autre D'un prof... à l'autre D'un prof... à*

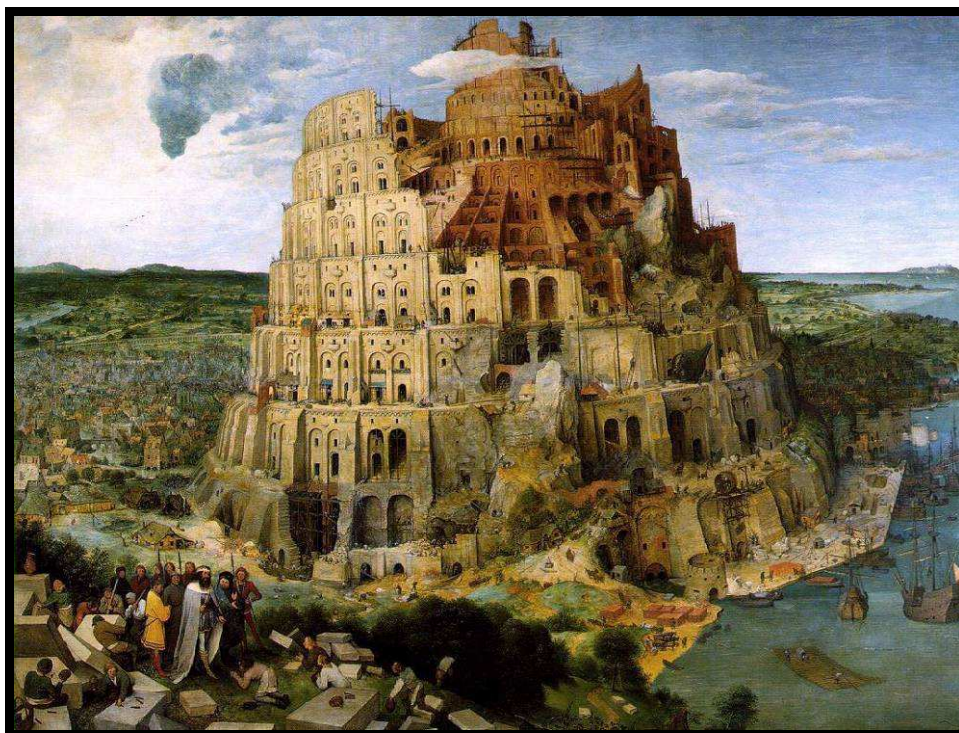
Et l'incroyable remède apparut : le malade devint son guérisseur, il était le seul et pour lui seul, à inverser le mal.

Cédric, en voyant apparaître sur sa joue le tag qu'il avait tracé la nuit même, d'une main rapide sur le mur du voisin, resta pétrifié d'effroi. C'étaient les mêmes courbes, les mêmes couleurs, les mêmes imperfections. Son visage, sans qu'il ne pût rien effacer, révélait l'opprobre. Désormais l'impunité ne jouait plus, les tagueurs sortaient de l'anonymat protecteur et s'accusaient malgré eux des salissures des pierres.

Cédric consacra toute la journée du samedi à nettoyer la façade des voisins. Les produits décapants lui piquaient les yeux et les vapeurs coulaient dans sa gorge en une lente brûlure. A la tombée de la nuit, il était parvenu à effacer une grande partie de l'œuvre infâme. Sur son visage, le labeur s'était lui aussi effacé. La ville magnanime libérait ceux qui la meurtrissaient, et annulait le sort qui les envoûtait.

Et l'âme des hommes retrouva son éclat. Les pierres avaient tracé la voie. L'impunité n'était plus de mise. Désormais toutes les blessures pouvaient guérir ; l'effet boomerang était né, le bien, le mal : tout était rendu.

Manuel ALVAREZ



Pieter BRUEGHEL

## Babel

*- Allons, descendons ! Et là, confondons leur langage pour qu'ils ne s'entendent plus les uns les autres.*

*Genèse 11 7*

- Bonjour, vous êtes Mouna ?

- Oui, c'est moi. Bonjour.

- Montez, nous partons tout de suite : on a un peu de route à faire.

Dans les premières minutes, ce qui me surprit et me déstabilisa même, c'était sa parfaite maîtrise du français : une langue élégante, précise, rapide, « parisienne ». Je me sentis immédiatement très « petit Belge » et je m'efforçai moi-même de parler en articulant précisément, en choisissant soigneusement mes mots et en construisant rigoureusement mes phrases pour tenter de m'exprimer avec autant de fluidité qu'elle.

*D'un prof... à l'autre D'un prof... à l'autre D'un prof... à l'autre D'un prof... à l'autre D'un prof... à*

Nous allons passer la journée ensemble : on m'avait demandé de la « véhiculer » dans les différentes écoles que je devais visiter. Je suis formateur d'enseignants et, ce jour-là, je rendais visite à mes étudiants en stage. Mouna, elle aussi enseignante et professeur de français comme moi, suivait un séminaire dans une université belge afin de pouvoir se présenter au concours des inspecteurs de français dans son pays. On m'avait dit : « Elle est djiboutienne et elle s'intéresse surtout à l'approche par compétences. Montre-lui donc ce qui se fait chez nous. »

J'ai vécu et travaillé quelques années à l'étranger, en Afrique notamment. Comme professeur, j'enseigne la notion de francophonie et j'explique donc aux étudiants que le français, langue du colonisateur, reste aujourd'hui, dans de nombreux pays africains, la langue de l'éducation et des intellectuels. Je sais aussi que la maîtrise de la langue dépend essentiellement du milieu socioculturel dont on provient. Et pourtant... lorsque j'entendis la qualité de son français, ma réaction spontanée fut la surprise ! A quoi donc m'étais-je attendu ? Est-ce que, par hasard, j'aurais eu des préjugés ? Le mot « djiboutienne » qu'on avait utilisé pour la désigner aurait-il évoqué pour moi, avant toute chose, le sous-développement, la misère et l'inculture ? Mon cerveau aurait-il associé automatiquement à ce mot « Djibouti » les seules images misérabilistes que les médias attachent d'ordinaire à l'Afrique : enfants en haillons, des mouches dans les yeux, crevant littéralement de faim devant la caméra, sur décor esthétique de désert et d'ossements d'animaux blanchis par le soleil ? Moi qui me targue d'être un intellectuel capable de recul et d'esprit critique, aurais-je été le jouet de ce racisme ordinaire et insidieux qui, lorsque je le détecte chez les autres, provoque mon dégoût ?

Ce qui me frappa ensuite, lorsque je pus l'observer ailleurs qu'assise à côté de moi dans la voiture, quand nous nous dirigeâmes vers la première école, que nous nous adressâmes au secrétariat pour qu'on nous guide jusqu'à la salle des professeurs, au moment où nous y pénétrâmes et y saluâmes les quelques personnes présentes, ce fut son élégance extrême, sa parfaite distinction et sa grande beauté. Le regard clair et direct, un sourire discret, le visage encadré d'un magnifique foulard de couleurs vives, en contraste avec la sobriété du reste de sa tenue, tout dans son allure indiquait le bon goût de la personne cultivée. Lorsque nous passâmes de classe en classe, tout au long de la journée, j'eus constamment l'impression d'accompagner un mannequin dont l'aura parvenait étrangement à faire disparaître la laideur habituelle des couloirs scolaires.



Mais à quoi, de nouveau, m'étais-je attendu ? A accompagner une grosse mamma en boubou, de celles dont ma mère octogénaire, qui prend souvent l'autobus, me parle en soulignant leur grosse voix, leur bruyante marmaille et surtout l'aspect imposant de leur derrière, en particulier quand elles viennent s'asseoir à côté d'elle ?

Ce jour-là, j'avais beaucoup de visites à effectuer, à tel point que d'une école à l'autre, d'une discussion avec les stagiaires à un déplacement en voiture, nous ne trouvâmes tout simplement pas le temps de manger. Comme je m'en excusais auprès d'elle, lui proposant d'aller acheter un sandwich en vitesse, elle me répondit qu'elle ne mangeait pas à midi, qu'il n'y avait vraiment pas de problème, qu'elle était habituée. C'était plus simple pour moi évidemment, puisqu'elle m'évitait ainsi le désagréable sentiment de ne pas pouvoir l'accueillir comme il se devait.

Vers trois heures de l'après-midi, alors que nous patientions quelques minutes dans une salle de professeurs avant un cours que j'allais animer sous son œil attentif, je lui proposai une tasse de thé ou de café. Elle me répondit poliment, et patiemment, qu'elle me remerciait, mais que, comme elle me l'avait déjà dit, elle jeunait. Ce n'est qu'à ce moment-là que je réalisai que si elle avait accepté aussi facilement de ne pas manger à midi, c'était seulement parce qu'elle avait choisi de jeuner pendant 3 jours avant la fête de l'Aïd. Moi qui ai vécu au Maroc, comment n'avais-je pas tout de suite décodé ce qu'elle m'avait dit, avec la pudeur qui caractérise les musulmans lorsqu'ils sont amenés à aborder les questions intimes de leurs pratiques religieuses ?

Toutefois, alors que jusqu'à ce moment-là nous n'avions tenu que des propos strictement professionnels, neutres et froids, cet « aveu » eut pour effet de nous rapprocher quelque peu. La fin de la journée, je la sentis plus détendue, non qu'elle se fût montrée distante auparavant, mais elle avait très précautionneusement veillé à rester à sa place, n'intervenant que sporadiquement dans les conversations, et avec une extrême courtoisie.

Néanmoins, le seul moment où je perçus une certaine connivence, ce ne fut pas avec moi, mais avec Aïcha, une de mes jeunes élèves primo-arrivantes. Alors que j'essayais de lui expliquer avec force exemples, gestes et dessins au tableau la signification du mot « riz », Mouna intervint pour lui en donner la traduction arabe. Le visage de la petite Aïcha s'illumina – elle avait enfin compris ! - et une conversation rapide s'installa entre elles : gestes, sourires,

*D'un prof... à l'autre D'un prof... à l'autre D'un prof... à l'autre D'un prof... à l'autre D'un prof... à l'autre D'un prof... à*



questions, réponses, intonations joyeuses... Elles s'étaient manifestement reconnues : deux filles-femmes arabes qui, malgré la différence d'âge, faisaient partie de la même famille.

Le cours terminé, nous avons juste le temps de rejoindre la gare pour que Mouna puisse attraper son train. Nous nous quittâmes donc presque précipitamment. Le soir même, je lui envoyai par mail quelques documents que je lui avais promis. Elle me répondit dès le lendemain matin, me remerciant pour ces informations, mais surtout pour l'avoir respectée en l'accompagnant dans son jeûne. C'est vrai, je n'avais pas mangé ce jour-là, mais seulement par manque de temps ! Je n'avais même pas saisi, avant qu'elle ne me l'explique, qu'elle jeûnait pour une raison religieuse ! Bien sûr, si j'en avais eu le choix, sans doute aurais-je opté pour l'abstinence, mais certainement pour des raisons moins généreuses qu'elle ne l'aurait pensé : manger devant quelqu'un qui a faim serait pour moi bien plus désagréable que de me priver d'un repas ! Traversés sans doute par des lectures a priori de ce qui nous arrivait plus fortes que notre bonne volonté à rejoindre l'autre dans ses différences, nous ne nous étions donc pas vraiment compris...

Il y eut deux suites à cette rencontre (mais nous étions-nous réellement rencontrés ? Côté plutôt). On me demanda d'abord si je n'avais pas eu de problème dans les écoles en me promenant avec une femme voilée. Et quelques jours plus tard, je reçus un bon d'achat dans un magasin de produits culturels, en remerciement de la qualité de l'accueil que j'avais réservé à la personne qu'on m'avait demandé de prendre en charge.

A Babel, Dieu a condamné les hommes à ne plus se comprendre : c'est manifestement une peine à perpétuité.

Jean KATTUS

Avril 2010

## La glacée

Depuis une semaine, Pierre ne va pas bien. Il n'est pas vraiment dans son assiette, comme on dit. Pourtant, je sais qu'avec ses cent vingt kilos, Pierre réagit en général au quart de tour quand on lui parle de son sujet favori : les bons petits plats. Mais là, rien à faire, il n'accroche pas, il semble absent. Et je pense que c'est grave parce qu'hier soir, à la fin de notre service, quand je lui ai demandé s'il m'accompagnait pour casser la croûte, il m'a répondu par la négative. Et d'une voix penaude, il a ajouté : « J'ai décidé de maigrir. »

Depuis un an, Pierre et moi travaillons ensemble, comme ambulanciers au service d'un hôpital situé dans un quartier plutôt tranquille. On nous appelle parfois Laurel et Hardy, parce que Pierre est gros et que moi je suis mince, mais on s'entend très bien, surtout quand on est en intervention. Le caractère calme et affable de mon collègue, son approche des gens qui sont en difficulté et sa rigueur dans les soins qu'il leur prodigue en font vraiment un compagnon de route idéal. Mais soyons clairs tout de même, dans notre société, un homme avec toutes ces qualités, lorsqu'il pèse cent vingt kilos, reste un sujet de moquerie, quelqu'un qu'on apprécie, mais sans plus, probablement parce qu'il ne correspond pas au canon physique d'une beauté de magazine.

Non loin de l'hôpital pour lequel nous travaillons, une petite boulangerie sert tous les matins un petit déjeuner que Pierre et moi, depuis que nous nous connaissons, avons l'habitude de prendre ensemble. Trois croissants, trois pains au chocolat, une demi-baguette, du beurre, du miel et une tartelette de riz à la confiture (spécialité de la maison) constituent un repas léger et ordinaire pour mon collègue.

L'autre jour, Pierre me dévoilait son intention de voyager pendant ses trois prochaines semaines de vacances. Il se voyait bien faire un tour d'Europe, mais pas n'importe lequel :

*D'un prof... à l'autre D'un prof... à l'autre D'un prof... à l'autre D'un prof... à l'autre D'un prof... à l'autre D'un prof... à*

« Je commencerai par l'Eire, l'Irlande du Nord, l'Écosse, l'Angleterre, le Pays de Galles, puis le continent, en route vers le sud. » Je me demandais bien quel moyen de locomotion Pierre avait décidé de choisir. « Aucun, m'avait-il répondu en souriant, je reste chez moi. » En réalité, son tour d'Europe était culinaire. Il est vrai que commencer ce type de voyage par les îles britanniques constitue un défi, et de taille, pour un amateur de bonne cuisine, la réputation de nos voisins n'étant pas des meilleures. Pierre ajouta que de retour sur le continent, il éviterait, quitte à la garder pour la fin (ceci n'est pas un jeu de mots !), la France. « Faire un tour de France culinaire se suffit en soi, c'est comme vivre au paradis, et pour y demeurer ne serait-ce qu'un instant, il faut y mourir. Je ne suis pas prêt pour ça, me dit-il. Quoique passer l'arme à gauche un bon petit vin rouge bouillonnant dans la gorge, je connais pire. »

Me remémorant cette conversation, j'avais l'impression que Pierre, ce matin, avait été confronté à ce pire qu'il prétendait connaître. Le petit café bien tassé et désespérément seul sur sa table de petit déjeuner me poussait à le croire. Mais j'étais loin du compte. La serveuse, une jolie blonde de quarante ans, vint déposer mon arabica en comprenant instinctivement le problème de son meilleur client. « Elle s'appelle comment ? » lui lança-t-elle, le sourire relâché et goguenard. Au regard vide et taiseux que Pierre lui décocha, j'avais compris qu'elle avait fait mouche. « J'espère qu'elle vaut un régime... » ajouta-t-elle en s'éloignant de nous. Une femme, je n'arrivais pas à y croire. Pierre était amoureux.

Mon collègue se mit à table. Il m'avoua que la serveuse indiscreète avait raison. Il y a un peu plus d'un an, alors que je ne travaillais pas encore avec lui, il avait été appelé d'urgence dans un appartement où il trouva le corps pendu d'un homme. Pierre me confirma que ce n'était pas la première fois qu'il était confronté à ce genre de découverte macabre. Mais quelque chose était différent, quelque chose dans l'air, une odeur aigre, rude et désagréable, planait dans tout l'appartement. Nez fin parmi les connaisseurs, Pierre avait deviné que, précédant l'issue fatale de cet événement, quelques bouteilles de vin avaient dû

accompagner la soirée. Il se serait bien aventuré dans la cuisine pour confirmer son intuition olfactive, mais dans un des coins de la pièce, prostrée sous un peignoir de soie noir, une femme recroquevillée sur elle-même attendait. Pierre s'approcha d'elle, la toucha à l'épaule pour lui signaler sa présence et ressentit, par ce simple effleurement, le froid qui la glaçait, indice d'une température aussi basse que pouvait l'être un corps encore vivant. Elle était en état de choc. Pierre prit une couverture que son collègue lui apporta, s'agenouilla, non sans difficulté, et la lui déposa sur ses épaules de femme en détresse. Il attendit ensuite quelques minutes, puis tendit la main à cet être tourmenté par un cauchemar que la vue du cadavre avait dû déclencher. La femme le regardait d'un air vide. Néanmoins, face à la main imposante de l'étrange bonhomme, qui au risque de s'affaisser sous son poids s'était agenouillé, elle saisit délicatement les doigts boudinés de son sauveteur. « Elle était de glace, comme dans un frigo, me dit Pierre, alors que moi j'étais en train, si je peux dire, d'étuver. » Pour finir, c'est elle que l'ambulance conduisit à l'hôpital, alors qu'un autre service d'urgence, bien qu'à vrai dire il n'y en eût plus, vint s'occuper du pendu. Le jour suivant, Pierre visita *la glacée*, comme il l'avait surnommée. Elle avait retrouvé sa complexion, mais pas encore la parole. L'infirmière, qui d'ailleurs connaissait Pierre, lui expliqua qu'elle n'avait pas dit un seul mot depuis hier, mais que son état général, selon l'expression consacrée, s'améliorait.

La meilleure façon de guérir les maux du cœur et de la tête passe par un bon petit plat. Au bout de quelques jours, alors que l'attitude de cette femme restait inchangée, Pierre parvint à convaincre le médecin et l'infirmière que la culinothérapie était l'une de ses spécialités. Une heure, Pierre avait reçu l'autorisation d'utiliser pendant une heure les cuisines de l'hôpital. Il apporta tous les ingrédients, frais et biologiques, la vaisselle et un grain de fantaisie qui fit sourire tout l'hôpital où la nouvelle de cette intervention, pour le moins originale, s'était répandue. Pierre avait demandé que l'on dresse dans la chambre de celle qu'il appelait encore *la glacée* une table avec une nappe digne de ce nom. Derrière un chariot

réquisitionné (et bien évidemment décoré pour la circonstance), on vit se promener dans les couloirs de l'hôpital un étrange bonhomme, habillé comme un infirmier, avec sur la tête la toque d'un cuisinier, baignant de senteurs parfumées, chaudes, envahissantes et qu'aucun autre effluve n'avait réussi à atténuer.

*La glacée* avait considéré, par un regard de totale indifférence, la table nouvellement dressée dans sa chambre. Elle ne se doutait pas, n'imaginait pas, ne pensait pas à la surprise que Pierre lui réservait.

Alors que dans son sillage empreint d'odeurs de cuisson Pierre croisait les membres du personnel hospitalier, tous amusés par la situation, il ouvrit la porte de la chambre où sa patiente attendait. Un nuage de vapeur, comme la houle d'une marée fiévreuse, l'enveloppa dans le halo intangible des odeurs mijotées. Tel un génie sortant tout droit de sa lampe, il était bien là pour exaucer un vœu, à la différence près qu'aucune bouche ne l'avait encore exprimé. Ni goûté.

Pierre s'approcha du lit et invita par une main tendue la patiente à se lever. Elle la saisit, gardant un œil froid sur le gros homme habillé de blanc. Ce dernier crut cependant déceler une faille imperceptible dans l'épaisseur du masque de glace, un frémissement souterrain, un éveil.

La femme s'assit à table. Pierre lui servit un bouillon de poulet qu'elle but posément. Mimant un restaurant de grande qualité, l'ambulancier s'était transformé en serveur attentif et prêt à assister, comme il se doit, sa seule et unique cliente. Bien que silencieuse, elle paraissait apprécier le plat, car comme l'observa Pierre, ses sourcils se soulevaient légèrement à chaque gorgée, traduisant un intérêt évident pour ce début de repas. Par la suite, chaque nouveau mets provoqua un relâchement graduel des muscles du visage et du corps. Cette décontraction manifeste démontrait les signes d'une satisfaction évidente : le visage de *la glacée* fondait sous un sourire que Pierre qualifia « d'intérieur ». Elle éprouvait à nouveau le plaisir d'être







et le médecin, en charge de la patiente, prirent également de ses nouvelles dans une ambiance qui fit oublier un instant l'hôpital.

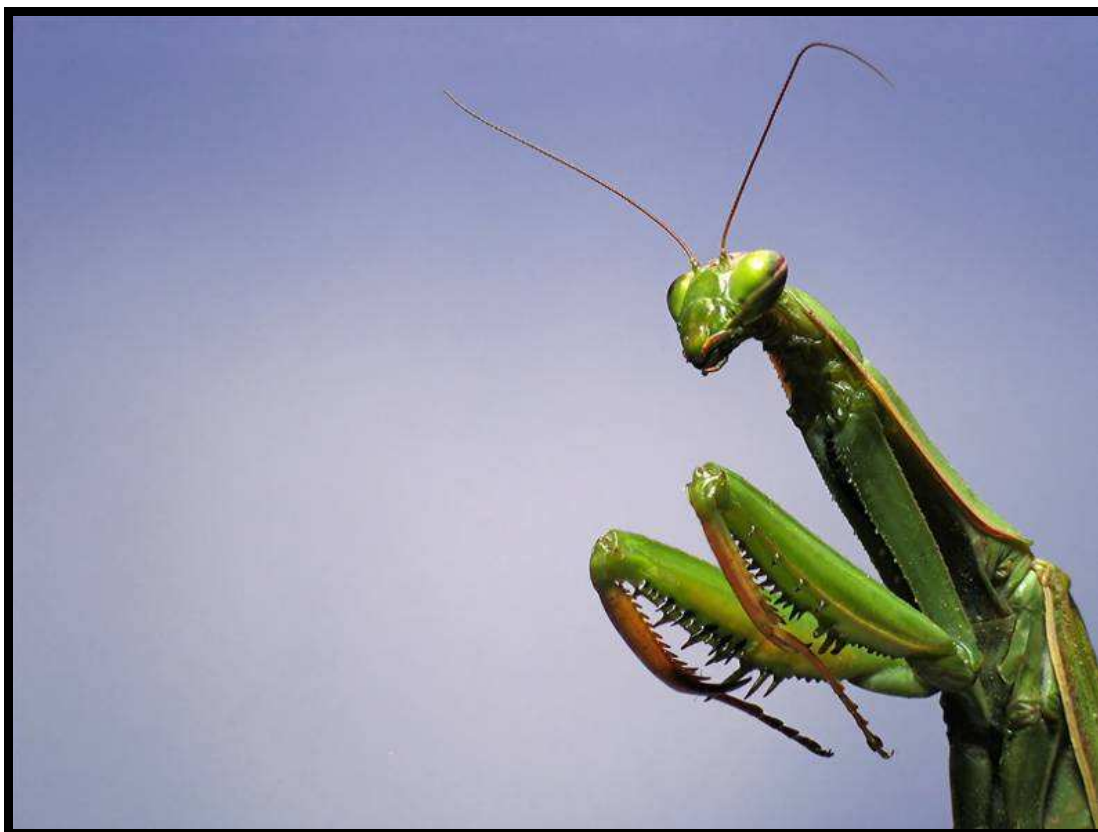
Pierre m'avoua qu'en dépit de cette remarquable expérience, il n'eut jamais plus de nouvelles de cette femme redevenue, dans son cœur de tendre, *la glacée*.

Or le week-end passé, dimanche pour être plus précis, Pierre était de garde avec un autre collègue. Tous deux furent appelés à se rendre dans un appartement situé au dernier étage d'un immeuble qui en comptait six. Là-haut, ils découvrirent le corps d'un homme nu, pendu au lustre du salon. Pierre eut un sentiment de déjà-vu au moment où une odeur un peu aigre, probablement des effluves de vin, lui chatouilla les narines. Comme par réflexe, il vérifia les coins de la pièce où il aperçut, à peine étonné, une femme recroquevillée sur elle-même, en état d'hypothermie évident. C'était elle, encore, et dans une situation tellement identique à la dernière fois que n'importe qui eût été contrarié par cette résurgence du destin. N'importe qui mais pas Pierre. Il prit une couverture, s'agenouilla avec difficulté, et s'approcha doucement de la jeune femme figée. Cependant, une légère hésitation l'empêcha presque de continuer son mouvement. Pierre venait de comprendre qu'il n'était pas le type d'homme de cette femme. Le pendu, celui-ci comme le précédent d'ailleurs, était mince et athlétique. C'est vrai, Pierre le savait, il n'était ni mince ni athlétique, mais au moins il était encore en vie. Et visiblement cette femme avait des goûts de mante religieuse. Sur le point de déposer sa couverture sur les épaules de sa patiente, Pierre la vit se déployer vers lui et de ses deux bras l'entourer au niveau du cou pour une étreinte appuyée, de laquelle il aurait pu se dégager facilement. Mais Pierre n'en eut même pas l'idée. Ce moment, le plus agréable de toute sa vie, aurait dû perdurer joyeusement dans le cœur de cet amoureux éconduit si la jeune femme ne lui avait susurré à l'oreille ces quelques mots : « Si tu avais été plus en phase avec

mes appétences, c'est avec toi que j'aurais passé cette nuit, la dernière pour toi, j'en ai bien peur... »

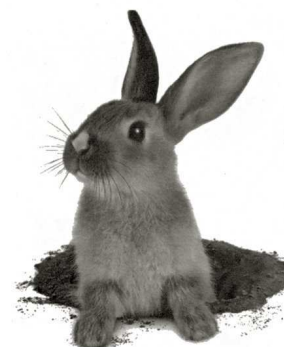
Qui sait ce qui se passe dans la tête d'un homme amoureux ? Après ce dernier événement, je compris mieux pourquoi Pierre avait décidé de maigrir. Avait-il le secret espoir de devenir le plat de résistance d'une mangeuse d'hommes ? Toujours est-il qu'après m'avoir raconté son histoire, Pierre démissionna de ses fonctions, peut-être pour rejoindre cette femme, peut-être pour accomplir un tour d'Europe culinaire. Mais ça évidemment, nul ne le sait, parce que Pierre n'en revint jamais.

Philippe WILLOCQ



*D'un prof... à l'autre D'un prof... à l'autre D'un prof... à l'autre D'un prof... à l'autre D'un prof... à*

## Croupoute, le lapin sourd



Croupoute était la risée de tous les lapins. Tous ses camarades se moquaient de lui, car quand on l'appelait, il ne répondait pas : il était sourd ! Pourtant, il avait de très, très grandes oreilles... Elles étaient tellement grandes qu'il pouvait marcher dessus ! Croupoute s'en fichait puisqu'il n'entendait pas toutes ces moqueries. Mais il était quand même triste que personne ne s'intéresse à lui.

Un jour, alors que ses camarades jouaient au téléphone sans fil dans la prairie, sans lui (Croupoute était toujours exclu des jeux d'équipes), un énorme coup de feu retentit. Tous les lapins détalèrent à une vitesse que seul un mammifère affolé peut atteindre. Tous... sauf un ! Croupoute, notre lapin sourd, n'avait évidemment pas entendu le coup de feu.

Il restait là, interloqué:

- Que font-ils tous ? se disait-il. Pourquoi courent-ils ? Serait-ce un nouveau jeu? Un cache-cache ?

Il se mit alors à courir lui aussi, enchanté de pouvoir enfin participer à un jeu. Mais après deux pas de lapin, il se prit les oreilles dans ses pattes et fut propulsé en roulé-boulé jusqu'à... une botte de chasseur !

Roger était un bon chasseur, mais c'était aussi un homme gentil, qui aimait les lapins, dans son assiette..., mais aussi pour les câliner !

- Quelle belle surprise, se dit-il. Un lapin de compagnie pour mes enfants! Et sur ce, il le prit par les oreilles pour le ramener à sa famille.

Les enfants de Roger étaient ravis d'avoir un compagnon: avec lui, ils jouaient à attrape-carotte, joujou-qui-roule, et plein d'autres jeux formidables. Et Croupoute, le lapin sourd, finit ses jours bien nourri et très heureux avec sa nouvelle famille.

Jean CHARUE

---

Et si cette histoire devenait un album pour enfants ? Redécoupez le texte, illustrez chacun de ses fragments, en utilisant la technique de votre choix et envoyez-nous votre création à [dunprofalautre@yahoo.fr](mailto:dunprofalautre@yahoo.fr) ! Elle sera publiée dans un prochain numéro. A vos crayons, vos pinceaux, vos ciseaux !

## L'enfant-forêt

J'écoute mon inconscient... C'est le matin. Je suis dans le bois. La rosée se pose sur moi et j'ai l'impression qu'elle traverse mon être, arrive jusqu'à mon cerveau plein de rouille et le nettoie, de toutes ses petites gouttes. Je viens souvent me promener par ici. J'y suis obligé. Là-bas, des feuilles mortes. Je sens l'odeur. Ça n'est pas une mauvaise odeur. Une odeur subtile, de bois humide et d'autres multiples ingrédients, telle une recette que maman aurait préparée exprès pour moi... J'irais bien le lui dire, mais elle ne m'aime pas de toute façon. Elle m'a dit que le grand air faisait du bien aux cerveaux lents.

J'aime le bois, la rosée et ce soleil qui fait des lignes entre les arbres, avec sa lumière. Je peux devenir la forêt. C'est mon secret. Je peux lancer mon esprit dans un arbre et devenir l'arbre, ou le vent, ou même les lignes du soleil. Pour le moment, je suis les feuilles qui craquent sous mes pas. C'est l'automne. Ça fait du bruit parce qu'en automne, les feuilles s'écrasent sous les chaussures. On entend leur grésillement sous les pieds. Maintenant, je vais écouter la musique et devenir tout à la fois.

Je m'assieds sur la racine d'un arbre. Je commence à entendre la musique. Celle de la forêt. Elle est complète. C'est la seule musique complète que j'aie jamais entendue. Leurs musiques à eux sont vides comparées à celle-là... Il leur manque une impression de bulle qui éclate, libérant tous les sons en même temps, dans un ensemble parfait, mais qui ne s'arrête jamais. La musique d'humain, c'est des calculs. C'est trop facile, les calculs. Je n'aime pas.

Maintenant, je vais faire un jeu. Je prends un gros tas de feuilles et je le jette en l'air. Une pluie de terre, de feuilles mortes, d'écorces légères et humides se jette sur moi en réponse à mon geste. C'est chouette, ça fait de fabuleux bruits de claquettes sur mon visage. Mon visage froid. Celui que maman n'aurait jamais voulu voir de sa vie. Je ne comprends pas pourquoi. Elle comprendrait que je suis exceptionnel si elle était dans ma tête...

- Sale mongol ! Ramène ta tronche ! Qui m'a foutu un autiste pareil !?

Maman m'appelle. Je dois rentrer et elle va m'enguirlander parce que je suis sale. Comme à chaque fois, elle va me frapper jusqu'à ce que je saigne. Elle fait ça car je suis ce qu'elle appelle un « handicapé ». Je m'assieds et je ne dis rien. Je regarde le néant. Je continue à écouter. Tant pis. Personne ne connaîtra jamais mon secret. Aucun humain, seulement la forêt. Car je suis la forêt... prisonnière de l'humanité.

Jean CHARUE



© Pascal Xicluna

## Firen le Dakean

Nous étions tous d'une petite colonie placée en avant-poste. De grandes richesses et des promesses avaient attiré nos ancêtres en ce lieu reculé des montagnes. Très peu avaient voulu suivre les quelques courageux qui espéraient n'avoir à payer qu'un peu de témérité en échange de fortune et de gloire. Mais rapidement, ils avaient compris qu'il leur faudrait peut-être aussi payer de quelques vies.

Nos assaillants n'étaient pas redoutables. Aucun guerrier nain n'aurait tremblé devant eux. Mais leurs rafles coûtaient toujours bien la vie à l'une ou l'autre de nos femmes, à l'un ou l'autre de nos enfants. Au fil des ans, notre petite communauté commençait à avoir du mal à se renouveler alors que l'ennemi, lui, ne semblait que croître en nombre. Même les guerriers commençaient à s'interroger. Puis il y eut cette grande phrase : « *L'arrivée des Kobolds n'est pas nécessairement une mauvaise chose, pour autant que vous ayez eu une vie bien remplie, satisfaisante et sans regret* ».

Et voilà comment débute mon histoire. En tout cas, celle qui m'a mené ici.

Quand Grimlok avait lancé cette phrase dans les élans de philosophie qui précèdent les retours de bière, il était loin de s'attendre à faire changer la vie de la communauté entière. Ce vétéran n'avait en effet plus guère à espérer de la vie qu'une belle mort. Mais les anciens jugèrent ses paroles sages et cette grande phrase, qui n'avait déjà pas fait rire grand monde, en fit, le lendemain, rire encore un peu moins. Les anciens annoncèrent la fondation d'un nouvel ordre de combattants : les Dakeans.

Quand vous êtes Dakean, vous ne l'avez pas choisi. Lors de la cérémonie marquant votre passage à l'âge adulte, un membre du conseil vient vous mettre la main sur l'épaule et vous annoncer que vous avez reçu l'insigne honneur d'être un porteur d'espoir. Puis il vous laisse pleurer toute la nuit... On en garde une profonde cicatrice au cœur : celle de rêver à jamais la vie que l'on rêvait d'avoir.

Quand vous êtes Dakean, on vous donne un bouclier fait comme un nain : large et rond. Totalement caché quand vous le brandissez, vous pouvez bloquer à vous seul les étroits boyaux de la montagne. Vous êtes dans un couloir et vous guettez. Chacun de vos frères d'armes en fait autant. Plus personne ne protège le village, mais tout le village est protégé... On en garde un terrible sens du devoir et une sorte de patience attentive quand il n'y a pas de risque de combat.

Quand vous êtes Dakean, on vous donne aussi une arme. Vos deux mains sont prises par un bouclier grand comme vous alors, elle ne vous sert pas beaucoup. Mais elle a sur le manche le nom de vos ancêtres et, dans votre dos, elle pèse avec vous pour repousser les assauts... On en garde un sens de l'honneur, des valeurs et des ancêtres qui dépasse l'entendement. On vit plus avec les morts qu'avec les vivants.

Quand vous êtes Dakean, vous devez avoir « *une vie bien remplie, satisfaisante et sans regret* », savoir pourquoi vous vous défoncez seul dans un couloir. Alors, quand vient la relève, le brasseur, le trouvère et la matrone vous ont gardé leurs meilleurs vins, ballades et

filles de joie. Tout nous est dû... On en garde une certaine tendance à l'alcoolisme et une puérité malsaine et dangereuse.

Quand vous êtes Dakean, on ne vous apprend pas à vivre après l'échec. Ça ne servirait à rien car, si vous cédiez, vous seriez le premier à mourir. Viendraient ensuite le tour de la communauté, puis, enfin, celui de vos frères d'armes qui seraient attaqués de dos et mourraient dans la honte.

J'étais Dakean. Pourquoi je ne le suis plus ? Je ne sais pas. L'ennui. Le besoin d'aventure. L'envie de retrouver des communautés plus fastueuses que notre petite cité reculée. Et puis le poids de cette incroyable responsabilité, vous savez, c'est lourd à porter.

J'aurais aimé que ça se passe ainsi, mais je mens.

J'ai été victime d'un assaut. Phénoménal. Je ne sais même pas comment je m'en suis sorti. À mon réveil, j'avais été piétiné et laissé pour mort. Je ne dois sans doute mon salut qu'à mon remarquable bouclier. Je regrette qu'il n'ait pas protégé celui qui l'a forgé plutôt que moi. J'aurais donné ma vie pour la sienne.

J'aimerais que ça se soit passé ainsi, mais je mens.

J'ai quitté mon poste. Merde. Une simple envie de pisser. La horde m'a dépassé. Il n'y avait évidemment aucun raccourci pour les devancer : nous avions construit nos couloirs dans une optique militaire. Je n'ai pu qu'assister impuissant au massacre. Ils couraient dans toute la cité. Trop nombreux, ils égorgeaient tout le monde. J'ai été déshonoré et chassé.

Je préférerais même que ça se soit passé ainsi, mais je mens.

Je n'ai pas quitté mon poste. Je l'ai fui. J'ai entendu une rumeur. Une marche forcée qui faisait trembler la terre. Il y avait autre chose aussi. Qui poussait des cris puissants et mystérieux et dont le souffle me parvenait alors que la chose était encore loin. Je n'ai pas vu le visage des femmes, des enfants, de mes frères. Je ne me suis pas rappelé mes privilèges et les orgies que m'offrait ma condition. J'ai fui. Et aujourd'hui, je regarde le manche poncé de ma hache et je me souviens des noms qui n'y sont plus. Je les regarde avec insistance car, de vous avoir dit tout ça, je n'ose vous regarder, vous. Et, jour après jour, je vis comme j'ai toujours vécu : je bois, je chante, je ris, car je sais que, quand la fête sera finie, je me retrouverai tout seul dans mon couloir.

Brian LECLOUX

## FIBRES PATERNELLES

Gueule ouverte, bouche bée, le lourd Smith et Wesson reposait sur le fauteuil du passager, sous le journal de la veille. « *La place du mort* » se sourit un instant Christophe. Difficile, quand on a seize ans et qu'on a décidé de tuer son père, de faire de l'humour. Même noir.

Il n'avait pas vraiment peur. La haine avait mûri si lentement, s'était installée naturellement comme une aube qui se lève. Il avait trouvé l'arme dans les hardes de l'oncle Roger, celui-là qui était rentré d'Afrique avec du casque colonial plein la voix et dans les yeux une brume lointaine qu'un hasard d'avril avait finalement dissipée, il y a quatre ans. Aujourd'hui, il ne restait que trois balles dans le barillet. Deux autres s'étaient perdues dans le sable de la carrière, un mercredi d'après l'école. La boîte de conserve avait littéralement explosé sous l'impact. Des haricots à la sauce tomate. L'image était blottie dans le fond de son crâne, comme un instantané. Pas un instant, il ne s'était interrogé de savoir comment, à plus de trente pas, il avait pu atteindre la cible dès le second coup. La destinée ne faisait pas partie du bagage conceptuel de Christophe.

La dernière cartouche était dans la poche de son jeans. Pour la fin.

La lourde carcasse mafflue de la Volvo, dérobée la veille dans la petite rue de la Brèche, labourait l'épaisseur de la nuit. Le soc jaunâtre des phares traçait dans l'asphalte un sillon que l'obscurité refermait tout aussitôt comme si, des graines de lumière ainsi semées dans le goudron graisseux de cette bretelle d'autoroute à demi désaffectée, pouvait germer le petit jour ...

L'embranchement n'était plus signalé. Depuis la fermeture de l'usine, la route était le plus souvent déserte et, s'il arrivait que de rares automobilistes marquent un instant d'arrêt au croisement, la nostalgie y était pour beaucoup. Aujourd'hui, les bâtiments désertés servaient de repaire à quelques marginaux : une horde mouvante, hétéroclite, coulant des ombres entre les murs lézardés et les panses ventruées des fours éteints. Une masse informe pétrie de rancœur, de fatigue, de faim, d'oubli, qui dessinait parfois, dans la suie de la nuit et les gerçures sang et flammes d'un foyer improvisé, l'esquisse d'un groupe, l'ébauche – traces au fusain et contre-jour – d'une communauté.



*Vous voyez, c'est carrément « opération Kleenex ». Du sang et des larmes. Chômage, père absent, mère et sœur décédées. Des accessoires narratifs simples : un passage clouté, un chauffard ivre. Pas même un bruit de freins dans la mémoire d'un enfant de huit ans qui hurle à côté d'un landau qui s'égare sur les pavés humides sans même la bande sonore de Potemkine. Puis tante Elisabeth et oncle Roger, un couple à la Thénardier dans un quartier sale où, les après-midi de canicule, on sort le pliant sur le trottoir pour se regarder transpirer le ventre et passer les voitures.*

*Et puis, maintenant, le cancer qui a pris pension dans les poumons de Christophe. Pension de famille, meublée de petites habitudes, de petits rites quotidiens, de gélules colorées aux saveurs pâles... Christophe, le crâne lisse et brillant dans les clartés que le soir croque dans un reste de croissant de lune. Christophe qui sait qu'il va probablement mourir. Qui sait pourquoi et à cause de qui.*

Les amortisseurs engloutirent jusqu'à l'indigestion les cahots de la voie qui conduisait à l'entrée secondaire du complexe. La nuit avait des couleurs de nuit. Zébrures obscures sur fond d'ébène, les tours de l'usine tranchaient à vif dans les ténèbres. Christophe coupa les phares à deux cents mètres des bâtiments. Scarabée de métal et de verre, le véhicule s'offrit le luxe d'une formation accélérée au mimétisme nocturne.

Le jeune homme roula le journal autour de l'arme, fourra le tout dans son sac à dos et saisit la bouteille de gros rouge qu'il avait glissée sous son siège. Chaque frontière a ses passeports. Il devait accéder à ces territoires-là, franchir la douane qui le séparait encore de sa vérité.

Il referma la portière sans la claquer vraiment.

Christophe connaissait bien les lieux. Enfant, il avait bien des fois joué dans la cour de l'usine, se construisant des cabanes de fortune avec les plaques de recouvrement qui avaient été refusées au contrôle technique et qu'on empilait ici et là en attendant un recyclage hypothétique, sans cesse différé.

Le bureau de son père était au premier étage, à droite de l'escalier métallique de secours qui zébrait, comme une vieille cicatrice, la façade nord.

Le litre de rouge remplit son office. Le grand manteau noir qui somnolait aux pieds des marches grogna un vague geste pour se saisir de la bouteille puis retomba dans un sommeil indécis. Christophe l'enjamba.





- Tu m'as menti. Tes cartes postales bidons, ces voyages d'affaires interminables, alors que tu restais ici, à te morfondre. Tu es un lâche.
- Tu simplifies tout.
- J'en ai le droit. Je vais mourir. J'ai peu de temps. Je voulais te tuer, te faire payer. Tu m'as laissé jouer dans cette poussière-là. Tu m'as laissé respirer tes cochonneries de fibres !

Ils ont discuté toute la nuit puis une bonne part de la matinée du jour suivant, bravant le temps perdu, tissant un combat commun, tramant, sur les fils tendus de la paternité, la bure de leur juste colère.

*Ce sont les héros de l'histoire. Ils doivent faire le bien, faire éclater enfin la vérité. Christophe ne peut pas mourir pour rien, il refuse de n'être qu'un personnage de nouvelle. Il se révolte contre sa condition, contre ces deux pages encore blanches qui ne lui permettront pas de le retrouver vraiment, ce père à figure d'absence.*

*Ce qu'il ignore pourtant, Christophe, et son père avec lui, c'est que l'auteur a fait simple, que les policiers du début n'en sont pas, ou pas vraiment, que ce sont des vigiles, des saloperies de vigiles, que ce sont les méchants de l'histoire, que le manichéisme triomphe. Le jeune homme et son père ignorent que l'auteur est passé au présent narratif pour accroître le rythme du récit. Ils ignorent que les anciens patrons de l'usine ont eu vent du dossier eux aussi et que la chasse est ouverte. Ils ignorent que c'est déjà la fin du périple, que la vérité n'est pas dans leurs moyens.*

Dans les nuances glacées des ombres et des pénombres d'un jour en chute libre, Christophe laboure le petit bois du bruit de ses pas dans le tapis de feuilles mortes. La nuit cherche à nouveau sa place, froissant les arbres, pliant les branches hautes sous la charge d'un crépuscule adipeux.

La fatigue et le froid tracent sa route, se glissant dans chaque geste, chaque mètre nouveau accroissant le poids du mètre parcouru. Les bretelles du sac à dos lui coupent l'épaule et dans ses baskets lacées haut, humides encore des eaux moussues du ruisseau qu'il a fallu franchir à gué, ses pieds semblent avoir pris une consistance pâteuse. Un arrêt s'impose. Tout son corps réclame l'appui d'un tronc, la caresse rude de l'écorce contre son dos, le crépitement des flammes, l'abandon dans la nasse du sommeil. Il sait que demain, la foulée mécanique d'un

*D'un prof... à l'autre D'un prof... à l'autre D'un prof... à l'autre D'un prof... à l'autre D'un prof... à l'autre D'un prof... à*

joggeur butera sur le cadavre de son père ou sur ceux des deux hommes que Christophe a abattus. Il les a traînés pour cela à travers les épineux jusqu'à la vieille voie de chemin de fer désaffectée qui sert maintenant de sentier de promenade. Un morceau de papier à en-tête, arraché à la liasse de documents et glissé dans une des poches du long manteau noir, permettra l'identification du corps. A côté, un dossier de toile grise aura fini de se consumer. Sa fugue peut prendre fin.

Le cercueil qu'on descend. L'épaisseur des derniers mots qui courbe les nuques, fige la scène, fait écho au silence des peupliers qu'aucun vent ne distraie de leur mission d'entre ciel et terre.

Les premières pelletées brisent le cercle, alignent les poignées de mains, les sourires esquissés, les mots de circonstances, et tracent dans le gravier de l'allée la géométrie de la solitude. Les conversations s'égarant, le bruit des premiers moteurs éclaire la petite assemblée. On se retrouvera dans un an ou deux, douze ou quinze tombes plus haut. Chacun le sait. Il en est même qui disent que c'est la vie. Le père absent s'est définitivement métamorphosé en plus de père du tout.

Sous un banc, dans l'église, Christophe a laissé son sac à dos. A l'intérieur, il reste une liasse de documents hâtivement ficelés, une boîte d'allumettes à moitié vide et un revolver qu'aucun journal n'emballer plus. Barillet vide.

La dernière cartouche est dans la poche gauche de son jeans. Pour la fin.

Pierre PIROTON

